



Souvenir neigeux

Jean n'est pas en avance, c'est le moins qu'on puisse dire. Il a promis à Louis d'être devant chez lui avant midi et il a presque une heure de retard. Il pense s'excuser en prétextant avoir eu du mal à charger la voiture : les skis ne se laissaient pas accrocher, les après-skis prenaient trop de place. En plus, il a longuement hésité à glisser sa valise dans le coffre ou sur la galerie. Sans oublier la paperasse : la réservation du gîte et les forfaits de remontées, qu'il a fini par mettre dans la boîte à gants. Aux précédentes vacances à la neige, voilà deux ans, il avait oublié un tas de brouilles, en apparence inutiles et qui s'étaient révélées indispensables. Il n'a pas envie de recommencer une telle bourde, il en a assez entendu parler !

— Ah, te voilà enfin. T'aurais pu prévenir. J'avais le temps de prendre un café et même de laver ma tasse !

— C'est à cause de...

— Tu me raconteras plus tard. On se presse si on veut arriver avant la nuit.

Louis a suffisamment rongé son frein, il déteste poireauter, surtout quand aucune raison ne le justifie et Jean n'en a pas souvent.

Le voyage se déroule dans la mauvaise humeur. Les paysages ont beau être beaux, le temps clément et le programme à la radio au goût du chauffeur, le silence est de plomb. Le passager fait une tronche à couper la chique, même aux plus bavards. Les kilomètres défilent, le jour s'achève un peu avant Grenoble et les premiers flocons font leur apparition :

— Merde, dit Jean, tu avais raison. On va pas arriver avant la nuit. Avec la neige en plus, je n'ai pas pris de chaînes pour gagner de la place dans le coffre !

L'ambiance est de plus en plus tendue. La neige s'intensifie, jusqu'à recouvrir la route, les bas-côtés et confondre la chaussée avec l'horizon. Dans un léger virage qui ne présente aucune difficulté, du moins en temps normal, la voiture glisse et une roue arrière se fige dans le fossé plein de poudreuse.

— Nous voilà bloqués, se désole Jean qui craint la colère du copain. On n'a plus qu'à espérer que des secours viennent assez vite nous sortir de là.

— Regarde là-bas, dit Louis, en pointant son doigt vers un point lumineux. On dirait une ferme. On ferait mieux d'aller demander à être hébergés jusqu'à demain, plutôt que glander ici à attendre dans le froid.

Le sac de couchage sous le bras, une couverture sur les épaules, les deux célibataires vont frapper à la porte de la maison isolée. Une femme, d'âge mûr, toute de noir vêtue, à l'air sombre malgré des traits charmants, leur ouvre la porte. Jean expose la situation et implore le gîte pour la nuit, promettant de libérer les lieux au plus vite, sans réclamer d'autres services à l'hôtesse.

— Mes pauvres amis, je ne peux rien pour vous. Comprenez-moi. Je suis veuve depuis peu de temps, je vis seule dans cette maison, sans enfants. Si on apprend au village que deux hommes ont couché chez moi, qu'est-ce qu'on va raconter à mon sujet ?

— Mais madame...

— À votre allure, on voit que vous venez de la ville. Ici, à la campagne, les vieilles idées ont encore la peau dure.

Louis, excédé d'avoir poireauté en début d'après-midi, d'avoir circulé sans desserrer les mâchoires et d'avoir fini sa journée dans le fossé, prend la parole avec vigueur :

— Écoutez, on va faire simple. Nous allons dormir dans la grange et on fichera le camp avant le lever du jour. Personne n'y verra rien et tout le monde sera content !

Devant la détermination du passager, la dame accepte la proposition et autorise les deux naufragés de la route à s'installer dans la paille. Ils se glissent dans leurs duvets, sous les couvertures et s'endorment le ventre vide. Après tout : qui dort dîne, annonce le proverbe.

Au petit jour, ils rejoignent la voiture que Louis réussit à sortir de sa mauvaise posture. L'humeur n'est guère meilleure que la veille, le passager, victime devenu sauveteur, râle qu'ils ont déjà perdu une journée de ski et une nuit de location.

Dix mois plus tard, le mauvais souvenir de l'escapade hivernale ne fond pas au milieu des conversations. Louis est d'autant plus remonté que son copain Jean a déniché une nouvelle « copine », qui n'est pas à son goût :

— Il va finir par en mettre une enceinte et elle lui mettra le grappin dessus. Et là, fini les soirées avec les potes ; fini, les vacances à la neige tous les deux ans.

Un soir, en rentrant du boulot, Louis trouve dans sa boîte aux lettres un avis de lettre recommandée :

— Merde, se dit-il, encore un problème. Qu'est-ce que j'ai oublié de payer ? Pas reçu de PV !

Le lendemain, il se prive de déjeuner et file récupérer le courrier en question : la missive d'un notaire qui crèche près de Grenoble ! En lisant le premier paragraphe, il songe à une erreur de destinataire : « Chargé des intérêts de Madame veuve Roman, je me permets de prendre attache avec vous. »

Il a beau chercher dans sa mémoire, il ne connaît personne de ce nom et il n'a jamais mis les pieds à Grenoble, il est juste passé en allant à la montagne. Il parcourt la suite du courrier avec l'espoir de comprendre ce dont il s'agit ; l'officier ministériel termine en invitant Louis à confirmer son identité et à fournir ses coordonnées complètes.

L'étonnement laisse place à l'interrogation :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Puis à la déduction :

— Ah, je vois.

Louis fonce aussitôt chez son copain pour avoir des éclaircissements.

— Dis-moi, mon vieux, tu te souviens de notre dernier voyage à la neige ?

— L'année dernière ? L'aller ou le retour ?

— Avec toi, c'est pareil. Je me contenterai de l'aller.

— Quand on s'est plantés ?

— Oui, parce que Monsieur n'avait pas pris de chaînes. Après, on s'est retrouvés dans une grange.

— Ah oui, pour dormir.

— Moi j’ai dormi, pendant que toi, tu t’es glissé en douce dans la maison.

— On n’avait rien mangé, j’avais la dalle.

— Et une fois le ventre plein, tu en as profité pour t’occuper de la dame, la pauvre veuve.

— Quoi ! s’exclame Jean dans un cri étranglé montrant que le copain a touché dans le mille.

— En plus, en beau faux jeton, tu lui as chanté que tu t’appelais Louis, au lieu de lui dire ton vrai nom à toi ?

— Mais..., dit Jean confronté à la vérité, qu’est-ce qui te permet de raconter ça ?

Louis ouvre nerveusement la lettre du notaire et, sans la lire, en résume le fond :

— Madame veuve Roman a rejoint son défunt mari. Comme ils n’avaient pas d’enfants, elle a désigné son « ultime moment de bonheur » comme unique héritier ! Qu’est-ce que tu en dis ?

© Jean-Patrick Beaufreton – 2025